

LA RACE BOVINE DE TARENTAISE

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

et soutenue publiquement le 20 Juin 1930

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR VÉTÉRINAIRE

PAR

Charles DIANO

Né le 8 Janvier 1906 à CHAMBÉRY (Savoie)



LYON

Imprimerie BOSC Frères & RIOU

42, Quai Gailleton, 42

1930

LA RACE BOVINE DE TARENTEISE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

ECOLE NATIONALE VETERINAIRE DE LYON

Année scolaire 1929-1930 — N° 223

LA RACE BOVINE DE TARENTAISE

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

et soutenue publiquement le 20 Juin 1930

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR VÉTÉRINAIRE

PAR

Charles DIANO

Né le 8 Janvier 1906 à CHAMBÉRY (Savoie)



LYON

Imprimerie BOSC Frères & RIOU

42, Quai Gailleton, 42

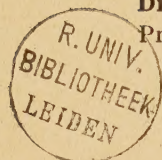
1930

PERSONNEL ENSEIGNANT DE L'ÉCOLE VÉTÉRINAIRE DE LYON

Directeur..... M. CH. PORCHER.

Directeur honoraire. M. F.-X. LESBRE.

Professeurs honoraires M. ALFRED FAURE, ancien Directeur.
M. CADÉAC.



PROFESSEURS

Physique et chimie médicale, Pharmacie, Toxicologie..	MM. PORCHER
Botanique médicale et fourragère, Zoologie médicale, Parasitologie et Maladies parasitaires.....	MAROTEL
Anatomie descriptive des animaux domestiques, Téra- tologie, Extérieur	TAGAND. JUNG
Physiologie, Thérapeutique générale, Matière médicale	
Histologie et Embryologie, Anatomie pathologique, Inspection des denrées alimentaires et des établis- sements classés soumis au contrôle vétérinaire...	BALL
Pathologie médicale des Equidés et des Carnassiers, Clinique, Sémiologie et Propédeutique, Jurispru- dence vétérinaire	AUGER
Pathologie chirurgicale des Equidés et des Carnas- siers, Clinique, Anatomie chirurgicale, Médecine opératoire	DOUVILLE
Pathologie bovine, ovine, caprine, porcine et aviaire. Clinique, Médecine opératoire, Obstétrique.....	CUNY
Pathologie générale et Microbiologie, Maladies micro- biennes et police sanitaire, Clinique.....	BASSET LETARD
Hygiène et Agronomie, Zootechnie et Economie rurale.	

PROFESSEUR AGRÉGÉ

Industrie et contrôle des produits d'origine animale..... TAPERNOUX

CHEFS DE TRAVAUX

LOMBARD, COLLET, JEAN-BLAIN.

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

Président : M. le Dr LATARJET, Professeur à la Faculté de Médecine
Officier de la Légion d'honneur.

Assesseurs : M. le Dr DOUVILLE, Professeur à l'Ecole Vétérinaire.

M. LETARD, Professeur à l'Ecole Vétérinaire.

La Faculté de Médecine et l'Ecole Vétérinaire déclarent que les
opinions émises dans les dissertations qui leur sont présentées doivent
être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elles n'entendent
leur donner ni approbation ni improbation.

A MA MÈRE

A MON PÈRE

A MES SŒURS

MEIS ET AMICIS

Je dédie ce modeste travail.

Avant-Propos

Le champ ouvert par le haut enseignement de l'Ecole Vétérinaire est vaste et, sans cesser de demeurer en étroite liaison, ses diverses ramifications se prêtent à des recherches aussi variées que remplies d'intérêt.

Il appartient plus particulièrement au praticien mûri d'aborder la discussion de questions de médecine pure. Celui-ci ne s'y aventure d'ailleurs qu'après une étude approfondie des faits pathologiques et s'il se voit en mesure de produire à l'appui de ses arguments les résultats d'observations personnelles à la fois multiples et probantes. Qu'il s'agisse, en effet, des maladies de « nos frères inférieurs » ou de celles de l'homme, l'exercice de la médecine se trouverait exposé à de bien dangereux hasards sans cet élément essentiel qui s'appelle l'expérience.

Passionné pour la vie rurale, nous avons été conduits à emprunter de préférence à la zootechnie le sujet de notre thèse ; nous y avons été encouragé, du reste, par les conseils bienveillants de nos éminents maîtres.

En cette branche, ce qui touche à l'espèce bovine apparaît comme de première importance. Production laitière, production de la viande de boucherie, travail, ces différents points de vue doivent solliciter l'attention du vétérinaire tout autant que les soins à donner dans les cas de maladie.

Certes, le vétérinaire n'est pas un éleveur : « chacun son métier », suivant le vieux proverbe qui prend ici sa littérale signification. Mais, en se tenant à l'écart de toute compromission étrangère à la profession, le vétérinaire a le devoir d'apporter le concours de la science à l'ensemble des questions qui intéressent l'élevage. Pour le plus grand bien du troupeau national, il importerait même que les rapports entre vétérinaires et éleveurs, trop souvent limités aux appels purement médicaux, devinssent plus fréquents et d'une technicité plus étendue. Chaque aire géographique, chaque climat, chaque mode d'élevage comporte en effet des caractéristiques propres quant à l'éclosion, au développement et à la propagation de certaines maladies ; contre celles-ci la lutte, parfois difficile, exige des efforts spécialement étudiés. Mieux que tout autre, le vétérinaire est en mesure de faire comprendre à l'éleveur la nécessité de l'hygiène et, par là, d'intervenir utilement dans l'amélioration des races.

Pour plusieurs raisons, dont, nous l'avouons, la moindre n'est pas l'amour du clocher, l'attachement à la petite patrie qui persiste au fond du cœur de tout homme, nous avons fait porter notre étude sur une race de la Savoie, la race bovine de Tarentaise. Nous examinerons d'abord le milieu, dont l'influence est

primordiale en pareille matière ; puis nous envisageons successivement les origines et l'évolution de la race à travers les âges, en nous reportant aux données puisées dans les auteurs spéciaux ainsi qu'aux indications recueillies auprès d'éleveurs et de praticiens exerçant dans la région. Nous poursuivrons notre travail par une description minutieuse du type actuel et par l'étude de ses qualités et de ses défauts ; la pathologie de la race tarine nous retiendra ensuite. Nous envisagerons enfin ses conditions d'élevage, ses débouchés et son amélioration, déjà réalisée ou encore possible.

Sur cette race, il a été formulé des éloges que d'autres ont trouvé excessifs et aussi des critiques que d'autres jugent exagérées. Nous nous sommes attaché, dans notre modeste essai, à observer la plus scrupuleuse impartialité, avec le seul souci d'aboutir, dans la mesure du possible, à des conclusions pratiques.

Nous avons hâte de remplir un agréable devoir, celui d'exprimer nos respectueux remerciements à Monsieur le Professeur Latarget, qui a bien voulu accepter de présider à l'examen de notre thèse, ainsi qu'à M. le Professeur Letard et à M. le Professeur Douville, dont l'appui aussi éclairé que dévoué nous a été si précieux au cours de notre travail.

Nous ne saurions non plus passer sous silence la parfaite amabilité avec laquelle dirigeants de la race, praticiens éprouvés, éleveurs compétents, auxquels nous avons eu recours, ont mis à notre disposition les résultats de leurs observations. Vers eux va également toute notre gratitude.

Géographie de la Savoie

La configuration naturelle du sol, le climat, sont parmi les facteurs essentiels qui agissent sur le développement d'une race, qu'elle soit humaine ou animale.

La montagne a toujours façonné des hommes durs physiquement et à la volonté tenace, tellement la nature exige d'eux des efforts constants pour leur fournir leur subsistance. Le Breton, qui doit lutter chaque jour contre l'Océan, possédera aussi ces mêmes qualités naturelles. Quelle opposition entre le Beauceron, à la haute stature, habitué aux largesses d'une terre généreuse et le montagnard, plus rablé, mais plus ingénieux et plus persévérant dans l'effort pour faire sortir d'un sol ingrat ce dont il a besoin pour vivre. De même, chez les bovins, quelle différence entre une « Flamande », par exemple et une bête de Tarentaise ! Et également chez l'animal, nous retrouvons les mêmes différences de caractère : tempérament lymphatique chez l'un, nerveux à l'excès chez l'autre.

C'est pourquoi, en tête de notre étude, il nous a paru indispensable de décrire d'une façon sommaire

mais suffisamment précise, la région que peuple la race qui nous occupe.

Nous distinguerons, dans le département de la Savoie, la plaine et la montagne. Celle-ci comprend : la vallée de l'Isère, ou Tarentaise, la vallée de l'Arc ou Maurienne ; on doit y ajouter la presque totalité du massif des Beauges. La plaine de la Savoie est constituée par les parties basses du département (région de Chambéry, d'Aix, pays riverains du Rhône, basse vallée de l'Isère).

La Plaine

La région de Chambéry, sorte de large trouée entre les montagnes des Beauges et celles de Chartreuse, comprend cinq cantons, 51 communes et 35.000 habitants, non compris les villes d'Aix et de Chambéry. Elle est limitée au nord par le lac du Bourget, dans les parages duquel est une vaste étendue de terrains marécageux donnant pour principale, sinon unique récolte, de la blache de médiocre qualité ; ces terrains auraient besoin d'être assainis et phosphatés. Au delà de Chambéry, vers le sud-est et se dirigeant vers la vallée de l'Isère se trouve un plateau bien cultivé où la population est dense et aisée. La culture des céréales y est prospère, les vignes, nombreuses, donnent, sur les pentes calcaires des Beauges, des vins réputés (Monterminod, Barby, Chignin, Montmélian) et sur les éboulis de Chartreuse les vins blancs des Marches, d'Apremont, de Myans. Au nord-est, la région d'Al-

bens s'adonne aux cultures fourragères ; on y trouve quelques belles Tarentaises.

La basse vallée de l'Isère, Graisivaudan savoyard, s'étend sur environ 40 kilomètres entre Montmélian et Albertville. Au milieu, l'Isère roule ses eaux noires et boueuses au fond d'un ancien lac. Le sol y est resté humide, en dépit de nombreux canaux. Il est très varié, à cause des matériaux apportés par l'Isère et l'Arc qui, avant l'endiguement, se sont déposés au hasard des crues. On n'y cultive guère que le maïs et la betterave ; par ailleurs, on ne récolte que de la litière. Le long des Beauges, jusqu'à Albertville, la vigne atteint l'altitude de 700 mètres (vins de Saint-Pierre-d'Albigny, Grésy, Fréterive, Frontenex, Mercury-Gemilly). Les vigneronns élèvent aussi quelque bétail avec les fourrages de la plaine. Sur la rive gauche de l'Isère, les cultures sont plus variées, notamment dans les petites vallées parallèles (Gélon) ; il y a moins de vignes, plus de bétail ; on compte dans la région une douzaine de fruitières.

La région limitrophe du département, bordant le Rhône, comprend les cantons du Pont-de-Beauvoisin, des Echelles, de Saint-Genix et d'Yenné ; ce sont des pays vallonnés, assez riches, aux cultures variées ; la vignes, les céréales, le tabac, les prairies, y fournissent de bons rendements. Dans le canton des Echelles, l'élevage est en honneur ; il y a peu de fruitières. A l'extrémité nord du lac du Bourget et longeant le Rhône, se trouve la Chautagne, comprenant huit communes et 5.500 habitants. Elle se divise en une partie basse, marécageuse et en coteaux portant des vigno-

bles étendus. Deux fruitières y fabriquent un fromage bleu, genre Roquefort.

La Montagne

LES BEAUGES. — C'est une sorte de bastion limité au sud par la vallée de l'Isère, à l'ouest par la région de Chambéry, le lac du Bourget, au nord par le lac d'Annecy, à l'est par la percée de l'averges.

Massif calcaire d'environ 1.000 mètres de hauteur, il forme la ceinture de la vallée du Chéran. Il est sillonné de nombreuses rides parallèles courant entre les différents affluents de la rivière (rides du Semnoz, de Galopaz, du mont Charvay). Les communications entre les chaînes sont difficiles ; entre les affluents du Chéran d'une part, et le lac d'Annecy, l'Isère et la Leisse d'autre part, s'ouvrent les cols plus ou moins accessibles d'Orgeval, du Haut-du-Four, du Frêne, du Lindar, de Plaimpalais et des Prés ; ces deux derniers et le col du Frêne seuls possèdent des routes carrossables. Les nœuds de communication les plus importants sont Lescheraines et le Chatelard.

C'est une région au climat rude, possédant de nombreux pâturages. On y rencontre plus de 40 fruitières, dont la fruitière-école du Chatelard, fabriquant du gruyère, des « tomes », des vacherins. L'élevage y est très prospère et les cultivateurs y sont en général très aisés. On y compte 14 communes et 9.000 habitants.

MAURIENNE. — C'est un couloir de 90 kilomètres de long, comprenant toute la vallée de l'Arc. Le sol,



constitué par du sablon argileux apporté par ce torrent aux eaux noircies par les schistes en suspension, ne forme qu'une étroite plaine de peu d'importance culturale. Au pied des montagnes, le plus souvent sur le cône de déjection d'un torrent, quelques maisons forment de petites agglomérations. Sur les pentes, s'étagent des habitations isolées au milieu des châtaigniers, des taillis ou des prés. Plus haut, les forêts de sapins, là où des populations prévoyantes les ont maintenues. Au delà, enfin, les pâturages où les troupeaux passent l'été. Dans les bonnes expositions, quelques vignobles peu importants (vin de Princens, vers Saint-Jean-de-Maurienne). L'utilisation des forces hydro-électriques y a amené depuis quelques années la création d'usines importantes. De nombreuses industries s'y développent. On y cultive un peu de seigle, beaucoup de pommes de terre. Le Mauriennais, travailleur, mais avec encore peu d'initiative, devrait mieux comprendre l'intérêt qu'il aurait à éliminer les cultures coûteuses, déplacées à ces altitudes et à se consacrer à l'élevage du bétail. Depuis la guerre, d'ailleurs, un mouvement net se dessine dans ce sens ; on compte une trentaine de fruitières. La voie ferrée du Mont-Cenis est là pour fournir des débouchés soit en France soit en Italie. Quelques syndicats se sont bien organisés, mais malgré tout, le progrès est lent et le pays reste pauvre.

TARENTEISE. — La Tarentaise, ou vallée de l'Isère, berceau de la race qui nous occupe, suit une direction sensiblement parallèle à celle de la Maurienne. On peut lui rattacher la vallée du Doron de Beaufort. Ainsi

comprise, la Tarentaise possède 6 cantons, 68 communes, 46.000 habitants.

Pour le voyageur qui a parcouru à la fois les deux vallées de l'Arc et de l'Isère, celles-ci présentent entre elles une différence d'aspect très nette. La Maurienne, avec sa physionomie aride, déjà méridionale, aux à-pic impressionnants de 1.000 à 1.200 mètres surplombant le torrent, est austère et rude ; la Tarentaise offre dans son ensemble une sensation plus plaisante ; les forêts y sont plus fréquentes, le paysage plus pastoral. Après Moûtiers, vers Bourg-Saint-Maurice, si l'on aperçoit à la gauche de l'Isère l'imposant massif neigeux du Mont-Pourri, les regards sont vite apaisés par les immenses nappes vertes du Petit-Saint-Bernard. On conçoit bien vite la différence de classe, si l'on peut dire, qui doit exister entre le bétail de cette vallée verdoyante et celui qui habite sur les bords de l'Arc. Après le centre de Bourg-Saint-Maurice, à Sainte-Foy, à Tignes, et jusqu'au Val d'Isère, à 1.850 mètres d'altitude, les prairies abondent et le bétail prospère.

On compte en Tarentaise 32 fruitières, dont une école à Bourg-Saint-Maurice.

La région de Beaufort, plus fertile encore et mieux utilisée, donne un gruyère remarquable. Elle s'adonne à l'élevage bovin et à la production mulassière. A la foire d'Hauteluce, les poulains se vendent chaque année par centaines.

Climat de la Savoie

Par sa situation sur le 45° de latitude, le département de la Savoie fait essentiellement partie de la zone tempérée. Mais ses 575 km² de superficie présentent de très grandes différences d'altitude ; aussi, entre les 210 m. de la plaine de Saint-Genix et les 3.861 m. de la Grande Casse, on observe les températures les plus variées. Très rude et même glacial en hiver dans la région frontière, le climat est chaud et agréable vers Aix et Chambéry. La température varie beaucoup suivant l'époque de l'année, sans suivre une marche régulière ; après un minimum en décembre et janvier, elle s'élève brusquement en mars et avril, atteint son maximum en juillet et août et retombe aussi brusquement en octobre et novembre. La température varie également d'un jour à l'autre et, dans la même journée, avec des écarts de 15 à 18°. Mougin admet qu'en montagne le thermomètre baisse en moyenne de 1° par 130 m. d'élévation en été, et seulement de 1° par 230 mètres en hiver.

Les saisons sont bien marquées, la transition de l'une à l'autre est généralement brusque. Mais, là

aussi, on observe de grandes variations suivant l'exposition ; les versants sud jouissent fréquemment, en décembre, d'une température estivale, avec un ciel pur et un soleil éclatant, tandis que la plaine est couverte de brouillards ; certaines communes de la Haute-Tarentaise laissent leurs troupeaux en montagne parfois jusqu'à Noël.

Les vents dominants sont ceux du Nord et de l'Ouest. Le premier, ou bise, assure le beau temps. Le vent d'Ouest, simplement le « vent » dans le pays, annonce la pluie. Il arrive aussi que des conditions atmosphériques spéciales amènent jusque dans les Alpes septentrionales des souffles d'origine méditerranéenne. Aux abords des grands cols franco-italiens, la « Lombarde » entraîne de la plaine du Pô, au printemps et en automne, de gros nuages chargés d'humidité qui crèvent sur les hautes vallées. C'est la Lombarde qui a engendré en Haute-Maurienne la désastreuse crue de l'Arc, du 24 septembre 1920.

On signale encore en Maurienne et en Tarentaise la brise périodique, courant qui, dans les beaux jours de l'année, dure de 8 heures du matin à 8 heures du soir, de l'Ouest à l'Est. Un courant nocturne moins fort que le précédent court en sens inverse.

Forêts et pâturages

Dans l'ensemble, l'humidité de la région favorise le développement des pâturages. Et si la Basse Maurienne fait un peu exception, les belles prairies sont fréquentes en Savoie. Celles-ci occupent une superficie

de 120.000 hectares, empiétant chaque jour davantage sur les 9.000 hectares de forêts communales non soumises au régime forestier. La totalité des forêts ne représente que le 22 % du territoire savoyard.

Aire géographique actuelle de la race

Extension

D'après Boucher, la Savoie aurait compté dans ses étables, en 1902, plus de 250.000 têtes de bêtes bovines. Bien que l'élevage ait fait de sérieux progrès depuis cette époque, et en tenant compte des fluctuations dues à la guerre, on peut admettre, en l'absence de statistiques officielles, que ce chiffre n'a guère varié à l'heure actuelle. L'élevage a fait preuve incontestablement d'une grande activité dans le département depuis une quarantaine d'années ; le bétail de la Savoie, de plus en plus estimé, a été importé dans nombre de départements français et, en dehors de notre pays, sous l'heureuse influence d'enthousiastes animateurs, il se crée chaque jour des amateurs nouveaux.

La race bovine de Tarentaise, au sens large du mot, sans tenir compte des variétés plus ou moins pures qu'elle comprend, peuple tout le département de la Savoie. Toutefois, dans la région de Beaufort, elle a à lutter contre la tachetée d'Abondance ; mais, néanmoins, elle y comprend encore plus de 75 % de la population bovine. Le département de la Haute-Savoie

possède de nombreuses tarines, localisées surtout au Sud, dans la région d'Annecy, les cantons de Faverges, Alby, Rumilly. Ces représentants de la race de Tarentaise existent depuis fort longtemps en Haute-Savoie, mais, sous la poussée de races meilleures laitières, leur nombre avait décru ; depuis une vingtaine d'années, on a assisté à un mouvement inverse ; des tentatives d'importation malheureuses ont convaincu, en effet, nombre d'éleveurs de la parfaite adaptation de la Tarentaise en Haute-Savoie ; l'amélioration de sa production laitière, jointe à sa rusticité, la fait justement revenir en vogue dans un département très voisin de son pays d'origine.

On rencontre la Tarentaise dans l'Ain, le Bugey et la Valromey, côte à côte avec l'ancienne bressanne ; mais il faut avouer que, là, elle se trouve sérieusement concurrencée par la tachetée, dans une région qui n'exige pas les mêmes qualités de sobriété et de rusticité ; ce qui, en d'autres lieux, fait sa supériorité, ne lui suffit plus ici pour lui permettre de lutter avantageusement contre de meilleures laitières.

On la trouve aussi dans l'est du département de l'Isère, à côté de la race locale de Villars-de-Lans ; dans les arrondissements de la Tour-du-Pin et de Saint-Marcellin ; dans une partie des Hautes-Alpes ; dans les arrondissements de Digne, Sisteron et Barcelonnette (Basses-Alpes).

Elle s'étend également en Italie, dans la haute vallée du Pô, où elle se mélange à la Piémontaise.

Le Rhône, la Loire en possèdent de nombreux représentants. Elle fut introduite dès 1865 en Ardèche,

par les religieux du monastère de Notre-Dame-des-Neiges ; à Annonay, en 1872, notamment, par M. de Brézinaud, alors Inspecteur d'agriculture.

Les départements du Midi la voient apparaître également de bonne heure ; elle est importée d'abord dans l'Hérault ; elle occupe aujourd'hui une place enviable dans la Lozère, le Gard, le Tarn, l'Aude, le Var, les Alpes-Maritimes.

En Corse, elle peuple, depuis 1879, les étables des pénitenciers agricoles de Chiavari et de Castellucio.

Elle s'acclimate parfaitement en Tunisie et en Algérie ; on la rencontre dans les centres d'élevage de Guelma, Soukarras, Tebessa, Aïn-Beïda.

Son aire d'adaptation est certainement très vaste et ne fait que s'accroître d'année en année.

Origines de la race bovine de Tarentaise

Des travaux de Rutimeyer il résulte que toutes les races bovines actuelles dérivent de quatre souches primitives qu'il a ainsi classées :

Bos primigenius, qui aurait peuplé la Suisse et l'Angleterre, disparu depuis l'époque glaciaire.

Bos trochoceros, disparu à l'âge de pierre, et qui existait en Suisse et en Italie.

Bos brachyceros, ou race des tourbières, d'où proviendraient les races brunes de Suisse.

Bos frontosus, venu après l'âge de pierre, et qui aurait donné les races tachetées.

Partant de ces bases, plusieurs hypothèses se sont élevées, concernant l'origine de la race de Tarentaise.

Pour Sanson, la race de Tarentaise ne serait qu'une variété de la race Schwytz, d'un type plus léger ; il existe d'ailleurs, dans le duché de Bade, le Wurtemberg, la Bavière, le Tyrol, la Lombardie, le Piémont des rameaux plus ou moins éloignés de la souche primitive. Comme pour ces derniers, Sanson admet que la tarine serait une Schwytz rabougrie.

Bénion, à son tour, soutient que le Tarentais est un

frère du Schwytz; vivant dans une région moins favorable que ce dernier, il aurait ainsi perdu de sa taille et de ses qualités primitives.

Le professeur Boucher, en 1902, soutenait une théorie différente des précédentes: « La race de Tarentaise
« actuelle est un groupe dérivé, résultant de la com-
« binaison par voie de métissage et de croisement, de
« deux types primitifs: la race du Jura (*Bos taurus*
« *Jurassicus*) et la race des Alpes (*Bos taurus Alpinus*);
« elle s'est consolidée peu à peu, dans sa forme défini-
« tive, grâce à l'intervention de l'homme usant secon-
« dairement à son égard de la sélection méthodique,
« puissance souverainement fixatrice. »

Entre le *Bos taurus Alpinus*, peuplant à l'origine les vallées de la Savoie orientale (Tarentaise) et le *Bos taurus Jurassicus*, dont les représentants occupaient une superficie au moins égale au nord et à l'ouest de notre région, des croisements se seraient produits par suite des échanges de voisinage et des tribulations qui, au cours des âges, firent souvent parcourir aux conquérants la vallée de l'Isère.

Considérant, de plus, que la race bovine de Tarentaise actuelle est plus rustique, plus endurante que la plupart de ses voisines, M. Boucher, s'appuyant sur la théorie de Darwin, conclut que la tarine est bien un mélange de deux races différentes.

Enfin, la robe fauve de la Tarentaise, intermédiaire entre la brune des Alpes et la race blonde jurassique, fournit un argument de plus à la thèse de ce zootechnicien.

Le professeur Dechambre rattache la tarine à la race

brune des Alpes, dont elle possède le profil rectiligne, les proportions trapues, malgré quelques écarts dans l'aspect de la robe. L'examinant attentivement, il reconnaît cependant que l'extrémité des cornes est très fréquemment rejetée en arrière, que la queue n'est pas enfoncée entre les ischions, détails indiquant qu'il y eut croisements avec une race busquée. Que ces croisements aient pu s'effectuer avec la tachetée ou la piémontaise à robe blonde, ils sont en tout cas très plausibles, par suite du voisinage des races ; mais, dit le professeur Dechambre, le nom de race piémontaise que portait anciennement la race savoyarde, pourrait autoriser à faire jouer un rôle, dans sa formation, au bétail du Piémont.

Nous ne saurions discuter les avis de techniciens aussi éminents. Il paraît, en tout cas, certain que la race de Tarentaise provient, dans une large mesure, de la grande race brune des Alpes. Les recherches craniologiques de Bieler sont une preuve supplémentaire de cette assertion. D'autre part, il est parfaitement exact que la pointe des cornes est très souvent rejetée en arrière et que la queue fait saillie, caractères d'ailleurs rcherchés de nos meilleurs éleveurs.

L'intervention du bétail piémontais semble bien prépondérante, si l'on ajoute aux fortes présomptions du professeur Dechambre le fait que nombre d'ethnologues contemporains situent en Scandinavie l'origine des races tachetées, et datent leur apparition dans nos contrées au moment des grandes invasions du ⁱⁱⁱ^e au ^v^e siècle, c'est-à-dire à une époque où les races brunes étaient connues et exploitées depuis longtemps. Peut-

être, dans la suite, des mélanges avec la tachetée ont-ils pu se produire ; mais leur influence n'est certainement que secondaire.

Quoi qu'il en soit, la Tarine actuelle est le résultat de croisements répétés. Il convient, à ce propos, de souligner la rapidité avec laquelle la Tarentaise s'éclaircit, sous l'influence de conditions hygiéniques meilleures ; un de ses caractères dominants manque donc lui-même de fixité. Selon l'expression du professeur Boucher, la race a perdu sa virginité ; heureusement, ajoute-t-il judicieusement, cela importe peu au point de vue des conséquences pratiques.

Historique de la Race

Si tous les auteurs qui ont parlé de la bordure des Alpes reconnaissent que l'élevage constituait la fortune des habitants, les documents anciens manquent de précision en ce qui concerne l'évolution des races bovines en Savoie.

Avant 1770, seuls les registres des notaires nous apprennent l'existence, dans la région de Chambéry, comme du reste à Beaufort, en Maurienne et en Tarentaise, du bétail rouge, noir, pie, gris, froment.

D'après Villa, en 1795, Annecy et Chambéry avaient peu de bétail ; mais, par contre, celui-ci était nombreux en Maurienne et en Tarentaise ; les bovins de la plaine chambérienne étaient chétifs, contrairement à ceux des Beauges. Les bœufs, engraisés pour la boucherie, étaient ensuite remplacés par des élèves d'Au-

vergne, du Forez et du Dauphiné, achetés aux Echelles, Pont-de-Beauvoisin et Voiron.

La reproduction n'était pas surveillée et, malgré cela, ces animaux constituaient la principale ressource du pays. Selon le même auteur, la Tarentaise et la Maurienne pratiquaient seules l'élevage avec quelque soin. Villa déplore le manque de taille des animaux et conseille, pour y remédier, l'introduction de gros taureaux étrangers.

Pendant de nombreuses années, les auteurs spécialisés dans les questions agricoles ne parlent pas ou parlent très peu du bétail ; à cette époque, la culture dominait l'élevage. Baudement lui-même ne donne pas les types bovins de Savoie, dans son atlas des races bovines européennes.

En 1864, Hudry Ménos distingue : l'Abondance dans la région nord de la Savoie ; la Tarine, au sud.

Avec plus de précision, Montmayer, en 1865, indique trois races : 1° la Tarentaise, grise, à « poils tarins », ayant seule résisté à toute mésalliance et formant un groupe homogène de 20.000 têtes dans l'arrondissement de Moûtiers. Il préconise la sélection. Les taureaux gris-noirâtres, dits « péchant par les poils », avaient une valeur moindre ; 2° la race de Beaufort, rouge froment et brune, un peu plus forte, avec étoile en tête ; 3° la « bardelée » des Beauges, comme la désigne également Bruchet, plus mangeuse, mais plus mauvaise laitière que la Tarentaise.

En 1857, pour la première fois, le bétail savoyard de Tarentaise fut présenté dans un concours, à Mortbrison, par M. Gaston Bazille, de Montpellier. Cette

date marque l'époque du courant de vente des vaches laitières savoyardes dans le Rhône; le Vivarais et les départements du Midi.

L'annexion de la Savoie à la France, en 1860, permit des échanges plus faciles, et aux foires de Chambéry, Montmélian, Voiron et Grenoble, la race montagnarde de Tarentaise venait toujours nombreuse.

La race tarine, classée en 1861, au concours de Chambéry, à poils gris blaireau, se répandit rapidement dans tout le département de la Savoie ; au bout de quelque trente ans, la race s'était bien uniformisée, avec seulement quelques différences de tonalité dans les robes. Vers 1900, cependant, le poil gris était à peu près entièrement remplacé par le froment plus ou moins nuancé.

Actuellement, la race tend de plus en plus vers l'homogénéité, ses représentants approchant chaque jour plus nombreux les caractères de pureté fixés par les statuts du Herd-Book et des syndicats d'élevage.

Dénomination de la race

Les enquêtes agricoles de 1756 et 1773 sur le bétail ne donnent aucun nom à la race bovine locale. M. Costa de Beauregard, dans son ouvrage sur « l'agriculture des régions pentueuses », est également muet sur ce point.

On voit apparaître le nom de race de Tarentaise lors d'une enquête du ministère de l'agriculture, en 1859. De 1849 à 1872, les religieux du monastère de Notre-Dame-des-Neiges, puis MM. Gaston Bazille et de Bre-

zénard viennent en Savoie acheter des « vaches savoyardes ».

A l'exposition de Mâcon, en 1866, le professeur Saint-Cyr parle des bovins de Tarentaise.

En 1870, au concours de Valence, Rougane de Chanteloup fait l'éloge de la race « tarine ». Hudry Ménos utilise la même dénomination.

Au premier congrès de la race, à Moûtiers, en 1866, les deux expressions sont utilisées, avec préférence, toutefois, pour l'appellation de « Tarentaise ».

Quelques années plus tard, Bénion et Tochon écrivent, sur la race de « Tarentaise ».

Sanson, dans son étude des races bovines, écrit : « ... la race de Tarentaise, improprement appelée Tarine. »

Le deuxième congrès, à Albertville, en 1889, se sert également du terme de « Tarentaise ».

En 1899, Cadoret, ensuite Boucher, Laurent, publient des travaux sur la race bovine de « Tarentaise ».

Le Professeur Dechambre, en 1907, se sert des expressions de « Tarentaise ou Tarine ».

Le troisième congrès, de Bourg-Saint-Maurice, en juin 1920, utilise, lui aussi, indifféremment ces deux termes.

Dans nombre de concours, le terme de « Tarentaise » revient presque toujours.

Les concours organisés par le Ministre de l'Agriculture désignent le bétail de Savoie sous les vocables de « Tarentaise » ou « Tarine » ; mais les concours spéciaux de Savoie n'emploient plus que le premier de ces termes.

Il ressort ainsi nettement que le bétail froment de Savoie est le plus couramment connu sous le nom de « Tarentais », le terme de « Tarin » servant surtout à désigner les habitants de la haute vallée de l'Isère, comme en témoignent de nombreux documents anciens.

Cette question de l'appellation de la race a une certaine importance du point de vue des acheteurs étrangers, afin d'éviter toute méprise et tout malentendu. D'ailleurs, la fédération des syndicats d'élevage a décidé, le 10 octobre 1925, à Albertville, que la race bovine de Savoie ne portera plus officiellement, désormais, que le nom de « race bovine de Tarentaise ».

Description

La race de Tarentaise se rencontre avec le maximum de pureté dans la région de Moûtiers et de Bourg-Saint-Maurice. C'est là, en effet, que les éleveurs maintiennent avec le plus de soin les caractères qui donnent à leurs bêtes leurs qualités si appréciées. La race, d'ailleurs, a été définie d'une façon précise par plusieurs congrès, d'abord celui de Moûtiers, en 1866, puis définitivement le 5 juin 1920, à Bourg-Saint-Maurice.

Le mâle, dans la race de Tarentaise, comme cela arrive dans quelques autres races pures, diffère légèrement, par la couleur, du pelage de la femelle.

La robe est fauve froment chez le mâle et légèrement plus claire chez la femelle, sans aller cependant

au froment trop clair. La forme fauve froment est acceptée, car il est reconnu que le fauve est la couleur primitive de la race, qui n'est devenue froment que par l'adaptation.

De plus, le froment ne doit pas être trop clair, car ce serait bien un caractère d'extrême finesse ; mais il faut des animaux rustiques, capables de trouver leur nourriture dans les hauts alpages.

Chez le taureau, la robe devient plus foncée à la hauteur de l'épaule, se prolonge sur la partie inférieure de l'animal, et surtout sur le cou et les joues, mais sans aller jamais jusqu'au noir.

Le tour des yeux, l'extrémité des cornes, la bordure des oreilles, le sabot, la couronne, le bas du fanon, le bout de la queue, l'ouverture de l'anus, la partie inférieure des bourses chez le mâle, les parties génitales chez la femelle, sont noirs plus ou moins mêlés de poils gris.

Le mufle est brun foncé ou noir. Il en est de même du bord libre et de la bordure des oreilles.

Il faut maintenir la robe fauve froment, ni trop brune, ni trop claire et, pour obtenir ce résultat, conserver aux taureaux une certaine coloration à l'avant-train et aux épaules. Le « coup de pinceau noir » sous l'œil, qui donne à la race un cachet original, doit être recherché chez les mâles et les femelles.

CONFORMATION

Tête et cornage. — Crâne large et court, protubérance occipitale à sommet un peu saillant. Cheville osseuse, courte et forte, implantée haut, oblique sur

le côté et en bas, courbée en avant près de la base ; front bombé, arcades orbitaires effacées, face courte, chanfrein droit, maxillaire inférieur fort. Cornes en lyre basse et pointues, rejetées en arrière, blanchâtres et fines à la base.

Encolure, poitrine, épaule. — Encolure moyenne, plus développée chez le mâle que chez la vache, fanon réduit, souple et rude.

Poitrail ample et arrondi, donnant aux animaux une nette impression de robustesse.

Epaule musclée, plus massive chez le taureau que chez la vache, bien dirigée et solidement rattachée au garrot, avec pointes régulièrement écartées, assez oblique.

Garrot épais. Le bras est court et solide.

Sangle et côte. — Le périmètre thoracique est ample, compte tenu des dimensions générales des sujets ; la poitrine est bien descendue, large et profonde, conséquence de l'exercice pénible auquel sont soumis les animaux durant la saison des alpages.

Côte assez arrondie et bien arquée.

Ligne du dos. — La ligne du dos n'est jamais bien droite chez les sujets de race pure, plus nettement, forcément, chez la vache que chez le mâle ; c'est là sans doute la conséquence d'une surélévation très nette du train postérieur, par suite de l'adaptation à la vie en montagne.

Rein et flanc. — Rein large, mais parfois insuffisamment court, fortement suspendu, bien attaché avec le dos et la croupe.



Taureau Tarentais



Vache Tarentaise

Flanc court, bien marqué par suite de la saillie des hanches.

Bassin. — Pourrait être plus large ; suffisamment long. La largeur du bassin s'apprécie aux hanches, aux articulations coxo-fémorales, à la pointe de la fesse (distance des ischions). Les mensurations auxquelles nous nous sommes livré et que nous reproduisons ci-après, démontrent parfaitement l'exiguïté du bassin de la Tarentaise, surtout dans son détroit postérieur. Nous en démontrerons tous les inconvénients au chapitre de la pathologie.

Attache de la queue. — La queue, chez les animaux sélectionnés, doit être peu relevée ; mais on rencontre encore très fréquemment, et parmi les meilleures, des bêtes à l'attache caudale par trop haute, preuve évidente, comme nous l'avons déjà signalé, de l'intervention, dans l'histoire de la race, d'animaux convexilignes.

Queue assez fine, à crins souvent rudes.

Membres antérieurs. — Avant-bras relativement court, mais musclé. Genou large, bien marqué, mais sec, nerveux et souple.

Canons courts, forts et secs.

Boulets fermes et solides.

Paturons peu obliques, droits.

Onglons bien formés et résistants.

Membres postérieurs. — Moins hauts chez le taureau que chez la vache, ils se montrent assez secs chez celle-ci ; ils sont plus musclés chez le mâle, de façon à satisfaire aux efforts spéciaux exigés par son rôle.

La fesse et la cuisse seront cependant, dans les deux

sexes, suffisamment musclés, mais tout en conservant, chez la femelle surtout, un aspect sec et presque maigre.

Jarrets larges, à articulations particulièrement solides.

Canons également droits, forts et secs.

Aplombs. — Les membres seront écartés, courts et d'aplomb. Vus de côté, les antérieurs, au repos, seront bien droits, l'axe dans la verticale du garrot.

La vache, plus encore que le taureau, est sous elle du derrière, cause favorisant, sans nul doute, les ascensions rapides.

Vu de devant, le genou se trouve fréquemment en dedans de la verticale tombant de la pointe de l'épaule. Canons par conséquent déviés en dehors.

Vue de derrière, la verticale de la pointe de la fesse passera par le milieu du jarret et du canon.

Les membres postérieurs devraient donner plus d'espace à la mamelle ; chez les sujets sélectionnés seuls on trouve un écartement suffisant.

Développement général. — Avec une bonne conformation, il est préférable de s'en tenir au type moyen, soit de 400 à 600 kgs, suivant l'âge des sujets. Rechercher un plus ample développement chez une bête de montagne, dont la qualité première est la sobriété, irait au détriment des capacités laitières vers lesquelles s'oriente si heureusement la race.

Signes laitiers. — La vache aura l'aspect efféminé caractérisant son sexe : ampleur du train de derrière par rapport à celui de devant, encolure relativement grêle, tête fine et douce, yeux bien ouverts et à fleur

de peau, oreilles velues, à poils souples et cérumen abondant. Ce que l'on doit rechercher avant tout chez la bonne laitière et la bonne reproductrice, c'est un bassin aussi ample que possible.

Chez le taureau également, on admet une différenciation nette du type laitier (Dechambre). Le mâle sera moins massif, plus fin, s'il est issu de souches grandes laitières, à la poitrine ample et au bassin développé.

Mamelle. — Ample, régulièrement placée et écartée, largement irriguée, avec trayons supplémentaires très fréquents.

On devra rechercher une peau fine et détachée au périnée, entre le pis et la vulve.

Écusson. — Il convient de rechercher avant tout un grand développement de l'écusson, sans trop s'inquiéter de sa forme.

Peau. — La peau doit être assez épaisse, mais souple au toucher, un peu plus rude et à poils plus longs à la descente des montagnes.

MENSURATIONS

Nous donnons ci-dessous les mensurations de quelques sujets de race pure provenant de Bourg-Saint-Maurice (M. Quey), primés au concours général de Paris en 1929 :

Vaches ayant toutes leurs dents de remplacement (4 et 5 veaux) :

Hauteur au garrot	130	139	130	128
— dos	128	136	127	122
— sacrum	137	143	136	133
Périmètre thoracique	174	171	177	168

Tour du canon antérieur	20	19	20	18
Vide sous-sternal	63	64	62	60
Distance nuque-queue	192	191	190	192
Distance des hanches	47	48	46	44
Distance des ischions	14	15	13	13
Poids vif	510	505	505	505

Vaches n'ayant pas toutes leurs dents de remplacement (1 veau) :

Hauteur au garrot	138	123	129	124
— dos	135	121	126	121
— sacrum	141	128	133	131
Périmètre thoracique	159	138	154	167
Tour du canon antérieur	17	15	17	18
Vide sous-sternal	56	57	54	51
Distance nuque-queue	181	177	171	183
Distance des hanches	41	42	43	46
Distance des ischions	13	12	14	13
Poids vif	400	382	370	430

Comme on peut le constater, les animaux sélectionnés parviennent à réaliser une grande homogénéité. Les quatre vaches adultes de M. Quey ont toutes à peu près le même poids et les mêmes mensurations.

Les plus jeunes bêtes, de 2 ans 1/2 à 3 ans, sont également très près les unes des autres.

Mais, ce qui est vrai pour le bétail amélioré de la Haute Tarentaise, n'existe plus lorsque ces animaux, descendus dans les parties basses de la région, sont soumis à un régime plus substantiel dans des conditions d'élevage moins pénibles.

Nous avons examiné attentivement les Tarentaises occupant les confortables étables de M. le comte de Menthon, près d'Annecy. A première vue, il apparaît

que ces animaux, achetés régulièrement aux meilleurs élevages de Bourg-Saint-Maurice, n'ont plus le ton fauve de la robe primitive. Leur teinte s'éclaircit. De plus, ils parviennent en peu de temps à prendre des dimensions qu'ils n'auraient jamais acquises dans leur pays d'origine.

Le Tarentais peut donc, très rapidement, augmenter son format et prendre une robe plus claire, sous l'influence d'une vie moins rude. Ce fait est des plus intéressant, si l'on tient compte que ses qualités laitières ne s'en trouvent nullement diminuées, bien au contraire.

Voici, à l'appui de notre affirmation, les mensurations que nous avons pratiquées sur des animaux pris au hasard dans l'exploitation de M. le comte de Menthon :

	Vache 6 ans	Vache 7 ans	Genisse 2 ans $\frac{1}{2}$ (1 ^{re} vêlage)
Hauteur au garrot.....	132	134	126
— dos	128	132	124
— sacrum	137	139	135
Périmètre thoracique.....	189	197	169
Tour du canon antérieur..	18	19	17
Vide sous-sternal	58	59	57
Distance nuque-queue ...	193	192	182
Distance des hanches.....	48	52	47
Distance des ischions.....	15	15	13
Poids vif	550	650	480

Le mâle, comme la femelle, peut se modifier suivant le milieu. Mais, si la généralité des taureaux de montagne ont des dimensions plus réduites que leurs

congénères transplantés dans les parties basses, il convient cependant de remarquer que certains éleveurs, dans le but de plaire davantage aux acheteurs étrangers, entretiennent des taureaux bien développés. Les possesseurs de ces animaux ne les gardent d'ailleurs que pour eux-mêmes et pour faciliter leurs transactions futures.

Nous donnons ci-après les mensurations de quatre mâles de race pure :

	Taureau 3 ans	Taureau 2 ans	Taureau 17 mois	Taureau 1 an
Hauteur au garrot	139	135	119	122
— dos	136	131	117	121
— sacrum	143	137	124	126
Périmètre thoracique	194	198	160	165
Tour du canon antérieur...	21	22	17	18
Vide sous-sternal	60	56	54	53
Distance nuque-queue	194	197	163	171
Distance des hanches.....	46	48	40	43
Distance des ischions.....	15	16	10	12
Poids vif	650	740	300	400

Si l'ensemble des bovins élevés dans la haute vallée de l'Isère présentent déjà un net caractère d'homogénéité, il est loin d'en être de même pour les autres parties du département. La vallée de la Maurienne, les Beauges, une partie du département de la Haute-Savoie possèdent une population bovine assez hétéroclite.

Dans ces régions, en effet, les cultivateurs entretiennent des animaux aux dimensions très variées, à la conformation très imprécise, sans grand souci d'une

amélioration cependant nécessaire. La race est sobre et rustique, cela leur suffit trop souvent.

Il y a peu d'années encore, les rameaux de la Tarentaise qui y vivaient prenaient le nom de races. On disait : la race mauriennaise, la bardelée des Beauges. Or, tout ce bétail si peu uniforme était simplement la conséquence d'un élevage borné, sans directives, sans suite.

En Maurienne, les étables de pure race tarentaise se rencontrent déjà assez fréquemment. Mais à côté de celles-ci, combien en voit-on peuplées de bêtes à poils trop clairs, aux caractères variés, mais la plupart, de taille réduite, résultat de croisements faits au petit bonheur, avec des races différentes, blondes ou tachetées. Si la Mauriennaise présente une tonalité plus claire, ce n'est certainement pas par suite de meilleures conditions hygiéniques, mais bien par l'introduction, poussée pendant trop d'années, d'un bétail étranger. Si les habitants de cette rude vallée se montrent encore quelque peu routiniers, les bestiaux qu'ils possèdent en subissent la fâcheuse influence.

Ce qui existe en Maurienne se répète dans le massif des Beauges. La « Boujue », vivant aux confins de la région annécienne et de la plaine de Chambéry, a peut-être subi plus que la Mauriennaise l'influence des animaux tachetés ; mais le climat dur et des conditions précaires en ont fait une bête peu améliorée, en général un peu plus claire et plus grosse que la Tarentaise. La reproduction s'effectuait sans aucune directive, avec les premiers taureaux rencontrés, si bien qu'aujourd'hui le bétail des Beauges présente un aspect très peu uniforme.

En ce qui concerne la Haute-Savoie, la tendance actuelle est d'augmenter le format de la race, mais si l'on rencontre déjà beaucoup de sujets plus développés qu'en Tarentaise, on en voit encore trop aux dimensions insuffisantes.

Nous avons pris, au hasard des foires, les quelques mensurations suivantes, des plus significatives comparées à celles que nous avons reproduites précédemment :

	Vaches				Génisses		Bœuf
	6 ans primee Annecy 1928	6 ans	6 ans	3 ans	2 ans	2 ans	7 ans
Haut. garrot.....	133	112	123	122	119	119	143
— dos	125	114	116	114	114	115	140
— sacrum ...	134	122	131	129	121	129	145
Périm. thor.....	188	158	168	172	170	164	196
Tour canon ant.	19	16	17	18	18	18	22
Vide ss-sternal ..	60	50	54	53	54	57	64
Dist. nuque-queue	184	164	170	180	153	162	194
— hanches	56	44	45	47	43	42	59
— ischiens ...	14	13	13	13	12	15	19
Poids vif	525	380	450	470	410	425	725

Qualités de la race

Née et vivant sur les hauteurs, la race de Tarentaise est parfaitement adaptée, depuis des siècles, à la rude existence des montagnes. Du montagnard, en effet, elle possède tous les attributs ; nous avons, dans un autre chapitre, envisagé ses défauts, il est juste, en retour, que nous parlions de ses qualités. Ce qui fait sa supériorité sur d'autres races meilleures laitières, c'est, avant tout, sa rusticité.

L'animal rustique, c'est le « paysan » de l'espèce, par opposition au sujet affiné et délicat dont les ancêtres n'ont jamais connu que la vie facile des terres grasses et généreuses. Plus l'existence est dure, plus la race, par une juste compensation de la nature, devient robuste, peu exigeante, à la suite de l'élimination obligatoire des êtres insuffisants.

Dans les « grandes montagnes » de la Tarentaise, les bêtes, chaque été, retrouvent les conditions de la vie naturelle ; elles paissent librement pendant la journée ; la nuit, elles dorment en plein air ; le climat de la Tarentaise, moins froid et moins humide que celui des vallées plus septentrionales, leur permet de s'accommoder des nuits passées à la belle étoile qui, à leur tour, ont comme résultat d'endurcir la race.

Un pays de « grandes montagnes » comme la Tarentaise, se prêtait mieux à cette forme d'existence que les régions de « petites montagnes », où chaque propriétaire, accompagnant son bétail au pâturage, est naturellement porté à le recueillir le soir dans une étable. Les Tarines sont ainsi devenues résistantes aux intempéries.

Si la vache tarine dispose, durant l'été, d'un fourrage abondant et de bonne qualité, pendant le reste de l'année, elle est bien, on peut le dire, au régime de la portion congrue. Comme l'homme qu'elle nourrit, elle est depuis longtemps accoutumée aux restrictions ; elle est sobre par nécessité, mais ce caractère est maintenant devenu une vertu d'atavisme.

Comme dans leur vigueur et dans leur sobriété, la rusticité des Tarines se remarque dans leur agilité.

Dans la zone alpine où elles passent l'été, il ne manque pas de surfaces planes, fonds de cirque ou replats d'origine diverse, qui sont des sites de choix pour l'inalpage. Mais aussi, entre ces plans et autour d'eux, s'étendent bien des versants aux pentes raides, parois de cirques ou auges glaciaires, entonnoirs torrentiels, escarpements de la haute montagne, plus ou moins masqués par les éboulis et recouverts par la végétation ; les traces qu'y laisse le passage des bêtes montrent qu'elles s'y aventurent régulièrement. Elles y gagnent la sûreté du pied, la nervosité, la souplesse.

C'est cette rusticité, ensemble des facteurs que nous venons de mentionner, qui donne au bétail de la Tarentaise la plus grande partie de sa valeur et qui justifie sa réputation. Il convient, par conséquent, de la lui conserver. Pour cela, n'oublions pas que la race tarine sera toujours parmi les premières dans toutes les régions pauvres et déshéritées, les pays secs et arides ; elle tiendra là où d'autres périlclitieraient rapidement. Par contre, on commettrait la plus grossière des erreurs, si l'on entreprenait de l'élever dans les mêmes conditions d'hygiène et d'entretien en des contrées semblables à celles où s'épanouissent les grandes races laitières, Hollandaises, Flamandes, Normandes, etc., etc... Comparée alors à ces dernières, elle risquerait de sombrer dans la médiocrité.

Aptitudes

Pendant longtemps la race de Tarentaise fut considérée comme une race mixte, capable de fournir de

bons rendements à la fois en lait, viande et travail. Il en était de même, hâtons-nous de le dire, pour les 7/10 du bétail français. Cependant, vers 1870, l'agronome Pierre Tochon souligne les facultés laitières de la race savoyarde. Baudement, un peu plus tard, se montra du même avis que Tochon ; et, malgré les efforts, durant de nombreuses années, des cultivateurs pour obtenir de beaux sujets à triple destination, depuis la guerre on a pu assister à l'orientation très nette de la Tarentaise vers le lait. Les gros bénéfices produits par la vente des fromages et notamment du gruyère n'ont pas été, dans ce sens, le moindre des stimulants.

Comme dans l'activité humaine, les races animales ont subi leur spécialisation. En France, les Charollais et les blonds Limousins n'ont plus guère de rivaux comme producteurs de viande ; la Flamande, la Normande sont les champions du lait ; les bêtes de travail n'ont plus raison, aujourd'hui, d'être entretenues et développées comme autrefois. La race de Tarentaise, dont la vocation se trouve maintenant nettement établie, donne déjà de très bons rendements laitiers ; mais, il faut le dire en toute sincérité, ce fait n'est encore l'apanage que d'une minorité, sélectionnée et améliorée.

PRODUCTION LAITIÈRE

Si, comme nous venons de le mentionner, le rendement laitier, chez les sujets de choix, est des plus satisfaisants, et classe, dans les grands concours, la Tarentaise à côté des meilleures productrices, il est loin d'en être de même lorsqu'on envisage la production

moienne, chez la généralité des sujets de race tarine.

En 1924, la vache de M. Emile Quey, présentée au concours général de Paris, donna 60 litres en 48 heures, se classant troisième après la Flamande et la Normande. Quelques sujets exceptionnels, soumis à une alimentation intensive et choisie, ont atteint 4.500 litres par an ; une vache a même donné 5.700 litres, le contrôle étant effectué pendant toute la durée de la lactation. A part ces exceptions, les sujets purs, sélectionnés et suffisamment nourris, donnent en moyenne 2.500 litres de lait pour un poids de 500 kilogs.

Dans les étables habituellement rencontrées en Beauges, Maurienne, Haute-Savoie, le rendement est plus faible, de 1.600 à 1.800 litres.

Ces constatations classeraient la Tarentaise parmi les laitières très ordinaires. Mais, malgré sa production plutôt faible, elle sera en tête partout où le sol et les conditions climatiques exigeront une forte dose d'endurance et de sobriété. Sur ce terrain essentiellement pratique, ses heureuses rivales des concours seront obligées de s'incliner.

Nous donnons ci-dessous les rendements laitiers et beurriers des Tarentaises au concours général agricole de 1929 :

Vaches n'ayant pas toutes leurs dents de remplacement :

	1°	2°	3°	4°
Production du lait en 48 h.	31.400	29.100	27.000	25.200
Product. beurrière en 48 h.	1.250	1.423	1.441	1.248
Beurre par 100 kilogs vifs en				
en 24 heures	0,164	0,192	0,168	0,156

Vaches ayant toutes leurs dents de remplacement :

	1°	2°	3°	4°
Production du lait en 48 h.	43.500	41.150	39.950	35.900
Product. beurrière en 48 h.	2.533	2.007	1.817	2.158
Beurre par 100 kilogs vifs en				
24 heures	0,248	0,199	0,180	0,214

CLASSEMENT

Production laitière en 24 heures.....	31°
Concours beurrier.....	11°
Classement beurrier par 100 kilos vifs.....	3°

La période de lactation est généralement assez longue ; elle se prolonge souvent jusqu'à neuf mois. Le maximum est atteint 5 à 6 semaines après le vêlage, il se maintient jusque vers le cinquième mois, puis il y a décroissance à peu près régulière.

Si la Tarentaise n'est pas une grande donneuse de lait, par contre la qualité supplée à la quantité. Elle utilise parfaitement sa ration, même lorsque celle-ci comprend les aliments les plus grossiers ; elle en retire une forte proportion de matières grasses, donnant par suite un lait très riche en crème ; et comme le démontrent les chiffres ci-dessous, elle produit une quantité de beurre très élevée par rapport à son poids.

Prélèvements effectués par les soins des services agricoles de la Haute-Savoie, sur des Tarentaises communes, à toute époque de la lactation.

Prélèvements du 25 novembre 1926

	Vaches	Rendements	Mat. grasse par Kg.	Beurre total	Densité	Extrait sec par litre
1	matin	5 k.	48 gr. 5	286 gr. 1	1.033	146 gr. 7
	soir	4,2	44,4	220,1	1.035	123,6

2	matin	2,3	47,3	129,8	1.034	146,6
	soir	2	33,7	99,5	1.033	128,6
3	matin	3,5	75,7	312,9	1.034	183
	soir	3,2	86,1	325,1	1.035	196,2
4	matin	5,4	6,1	38,8	1.035	99,6
	soir	5,1	12,6	75,9	1.034	106,2

Prélèvements du 25 décembre 1926

	Vaches	Rendements	Mat. grasses par kg.	Beurre total	Densité	Extrait sec par
1	matin	1 k. 3	62 gr. 4	95 gr. 6	1.033	162 gr. 7
	soir	0,8	47,5	44,8	1.034	147,6
3	matin	3,1	30,5	101,5	1.032	122,5
	soir	2,7	33,5	106,6	1.032	126
4	matin	7,6	62,1	557,5	1.033	163
	soir	6,9	70,3	592,3	1.033	174,1
2	(tarie).					

Prélèvements du 25 janvier 1927

1	(tarie).					
3	matin	3 k. 8	40 gr. 8	199 gr. 9	1.032	133 gr. 8
	soir	3,1	14	51,2	1.035	103,3
4	matin	7,2	55,1	468,1	1.034	157,3
	soir	6,5	70,9	543,7	1.034	176,8

Prélèvements du 25 février 1927

3	matin	2 k. 1	71 gr. 6	177 gr. 5	1.034	176 gr. 6
	soir	1,9	72,8	163,2	1.034	177,2
4	matin	3,6	30,3	128,7	1.033	123,7
	soir	3,4	27,8	116,6	1.033	121,2

Voici les prélèvements effectués sur d'autres vaches,
en été :

Prélèvements du 25 juillet 1927

Vaches	Rendements	Mat. grasses par kg.	Beurre total	Densité	Extrait sec par litre
1 matin	5 k. 4	38 gr. 9	247 gr. 9	1.031	128 gr.
soir	6,1	38,9	280	1.032	131,3
2 matin	3,7	34,5	150,7	1.030	121,2
soir	4	35	169	1.029	119,5
3 matin	3,8	63,1	283	1.051	160,2
soir	4,1	50	241,9	1.033	151,8
4 matin	2,4	58,2	164,8	1.034	159,9
soir	2,7	43,2	137,6	1.037	149,5

Prélèvements du 25 août 1927

Vaches	Rendements	Mat. grasses par kg.	Beurre total	Densité	Extrait sec par litre
1 matin	6 k. 5	41 gr. 8	320 gr. 6	1.032	134 gr. 8
soir	4	30,4	143,5	1.034	127,5
2 matin	3	40	141,6	1.032	133,8
soir	3,56	43	180,6	1.032	137,7
3 matin	5,3	56,4	352,7	1.035	160,8
soir	5,9	60,3	419,8	1.034	164,5
4	(tarie).				

Prélèvements du 25 septembre 1927

1 matin	4 k.	30 gr. 9	145 gr. 8	1.031	118 gr. 3
soir	4,6	53,2	288,7	1.031	146,6
2 matin	2,8	28,4	93,7	1.033	121,1
soir	3,3	41,3	160,8	1.034	139,4
3 matin	5,9	41	327,2	1.035	148,9
soir	6,5	55,6	426,4	1.034	157,1

Comme dans la morphologie des bêtes, le lait est également très variable dans sa composition. Mais néanmoins, on peut remarquer, dans ces quelques échantillons, que le taux en matières grasses est fréquemment très élevé.

Voici la composition moyenne d'un lait de vache tarentine (Bourg-Saint-Maurice) :

Eau	872
Lactose	46
Matières grasses	42
Caséïne	32
Sels	8

Total 1.000

La bonne teneur en caséïne et en graisses permet la fabrication de gruyères d'excellente qualité.

Nous avons souligné précédemment la facilité avec laquelle la Tarentaise augmentait de volume, sous l'influence d'un mode d'élevage moins pénible et d'une alimentation meilleure ; ajoutons maintenant que, dans ces conditions, le rendement laitier s'accroît parallèlement. Le maximum est plus rapidement atteint, il se conserve plus longtemps (4 à 6 mois) et la femelle se tarit beaucoup plus tard. Nous avons été à même de vérifier le fait dans la remarquable exploitation de M. de M..., près d'Annecy. Il convient de signaler la rapidité avec laquelle se produit cette amélioration, conséquence unique d'un meilleur entretien et d'une alimentation plus choisie.

Des constatations même des spécialistes qui se sont occupés de la race, on peut conclure qu'il y aurait intérêt à augmenter son format ; la grosse Tarentaise produit plus de lait, et, tout compte fait, son élevage est ainsi plus rémunérateur.

Conserver les femelles bien développées et bonnes laitières, s'assurer des taureaux « laitiers » mais suffi-

samment puissants, serait certainement une bonne méthode. Les vaches insuffisantes seraient envoyées à la boucherie après préparation et, pratique très recommandable, après l'opération de la castration. La castration permet l'engraissement rapide de sujets peu laitiers; elle est, en outre, des plus indiquées pour retirer le meilleur profit à l'abattoir des vaches âgées, sur le déclin. Cette intervention, enfin, pratiquée dès que le maximum de production laitière est atteint, permet très souvent une lactation de plus de deux ans, parfois trois ans. Nous avons vu une vache, opérée quatre ans plus tôt pour nymphomanie et qui allait être vendue pour la boucherie, conserver son lait pendant tout ce laps de temps ; l'animal, précédemment dans un état de maigreur avancé, présentait à ce moment-là l'embonpoint le plus parfait.

Si la castration produit de si heureux résultats sur la durée de la lactation, elle modifie également la composition du lait. Celui-ci devient plus riche en matières grasses, et son analyse apprend qu'il se rapproche beaucoup du lait de femme. Son utilisation dans l'alimentation des jeunes enfants serait, par conséquent, intéressantes.

PRODUCTION DE LA VIANDE

La race de Tarentaise n'est certes pas une race de boucherie, mais néanmoins elle alimente d'une manière suffisante les abattoirs de la région.

Sanson lui trouvait une « chair grossière et peu savoureuse » et estimait qu'elle était difficile à engraisser. Or, nous avons vu que, soumises à une alimen-

tation soignée; les Tarines augmentaient très vite de poids ; si la bête de montagne est un peu sèche, elle est susceptible d'être mise très rapidement en état en lui procurant des rations classiques d'engraissement.

Quant à la qualité de la viande, il semble bien que les idées de Sanson aient été un peu préconçues. Le Professeur Boucher lui reconnaissait, au contraire, une saveur « succulente ». En tous cas, elle n'a jamais donné lieu en Savoie à des appréciations sévères, bien au contraire. Le bœuf notamment est particulièrement estimé, ainsi que les vaches castrées, à la viande fine et persillée.

Quant aux veaux, le sevrage généralement pratiqué trop prématurément leur enlève une bonne partie de leurs qualités ; ils sont, de ce fait, peu recherchés.

Le rendement en viande dépasse 50 % comme l'avait déjà montré Cornevin. Il peut atteindre 52 à 53 % chez les vaches grasses de 8 à 9 ans, et jusqu'à 56 et 58 % pour les bœufs en bon état de 6 à 8 ans ; le rendement, ensuite, diminue sensiblement : 53 à 54 % pour les bœufs de 10 ans.

TRAVAIL

Les bœufs tarentais, désignés dans le pays sous le nom de « melons », sont réputés depuis tous temps pour leur vigueur, leur résistance à la fatigue et leur sobriété. Ils constituent encore pour la petite culture des parties basses du département, le moteur le plus économique. Les vaches elles-mêmes souvent sont utilisées et, comme le dit Sanson, elles ne le cèdent en rien aux bœufs pour la ténacité au labeur.

Mais il est bien évident que, malgré ses belles aptitudes, la race de Tarentaise sera de moins en moins utilisée pour le travail. Dans le département de la Haute-Savoie, les bovins ne sont plus guère employés comme animaux de culture. Les chevaux les remplacent ; depuis une vingtaine d'années, en effet, le nombre de ces derniers est passé de 10.000 à 14.000.

La race s'est trop spécialisée pour permettre l'élevage des « melons » comme autrefois. Les pays rive-rains du Rhône, les Echelles, Yenne, etc., qui ne cultivaient qu'avec des bœufs tarentais, sont obligés actuellement d'introduire des animaux de travail tachetés ; les cultivateurs avouent cependant que ce n'est pas sans regret, ne trouvant plus dans ceux-ci les remarquables dons naturels de leurs anciens « melons ».

Pathologie de la race

On retrouve, cela va de soi, dans la race de Tarentaise, l'ensemble des affections pouvant sévir sur les bêtes bovines en général. Mais il existe cependant des maladies plus fréquentes ici, dues tant à la situation climatérique qu'aux conditions générales d'élevage.

Il nous paraît utile de signaler en tête de ce chapitre un caractère, sinon spécial à la « Tarentaise », du moins rencontré très fréquemment chez les sujets de cette race, nous voulons parler de l'étroitesse du bassin. Les constatations de plusieurs observateurs, dont l'opinion documentée nous avait frappé se sont trouvées, à cet égard, corroborées de la façon la plus significative par les mensurations auxquelles nous nous

sommes livré. La vache tarine est une bête étroite de bassin ; l'écartement des ischions est, en général, très réduit ; il en découle évidemment de graves inconvénients du point de vue obstétrical. Les praticiens de la Savoie sont unanimes à constater l'excès fréquent du volume du fœtus par rapport aux dimensions maternelles. L'accouchement est alors souvent laborieux et même parfois impossible pour peu qu'une distocie vienne ajouter aux difficultés du part. Les éleveurs redoutent tellement la fréquence de ces accidents qu'ils recherchent de plus en plus pour la saillie des taureaux de dimensions réduites, au grand détriment de l'élevage.

Cette malformation va de pair avec l'allure quelque peu étriquée que certains se plaisent à considérer comme un bon signe laitier de la race.

Nous estimons devoir nous ranger du côté de ceux qui déclarent que la « cuisse de grenouille », apparentée à l'étroitesse du bassin, n'est pas un caractère à rechercher. Scientifiquement parlant, ce n'est pas, de plus, un caractère laitier. D'ailleurs, parmi les grandes races laitières telles que la Hollandaise ou la Flamande, ce défaut n'apparaît que rarement. Pour l'accoucheur, l'étroitesse du bassin est bien un vice ; à ce vice on pourrait remédier par une sélection mieux comprise et un élevage approprié. Il importe, en outre, de noter que les interventions fréquentes qu'il impose au praticien sont parfois cause d'accidents à plus longue échéance, mais pouvant avoir des conséquences désastreuses. Les déchirures, les infections post-partum sont un juste retour de ce que les vétérinaires

déplorent comme une tare, mais que, malheureusement, certains protagonistes, dont l'aveuglement est déconcertant, continuent encore à vanter comme une beauté de la race.

Parmi les affections les plus fréquentes dans la région savoisiennne, nous devons signaler : le coryza gangréneux, l'avortement épizootique, la vaginite granulreuse, la nymphomanie, la tuberculose et la fièvre aphteuse.

CORYZA GANGRÉNEUX

On ne peut que constater la fréquence de cette affection. Découvrir les causes qui la rendent si courante dans certaines régions serait un grand progrès dans la voie de la prophylaxie, mais, jusqu'à ce jour, l'étiologie du coryza gangréneux est restée obscure. On sait que cette affection, dont l'appellation peut induire en erreur, ne représente pas qu'une inflammation microbienne des premières voies respiratoires ; les localisations oculaires, celles de la vulve et des principales muqueuses en général démontrent qu'il s'agit d'une infection générale. Comme dans toutes les invasions microbiennes de l'organisme, toutes les causes affaiblissant celui-ci préparent un terrain de moindre résistance favorisant le développement de la maladie. En l'occurrence, le refroidissement pourrait être incriminé comme un facteur de première importance, mais il ne faut pas oublier que l'affection qui nous occupe a une étiologie très discutée encore. Comment expliquer l'apparition subite d'un cas typique de coryza gangréneux sur un animal élevé dans une exploitation

de plaine, pendant la belle saison, et dans une contrée où la maladie était, pour ainsi dire, inconnue ? Aucune nouvelle importation de bovins ne pouvait justifier ce fait dont nous avons été nous-même le témoin plusieurs fois. Le virus du coryza gangréneux a un pouvoir de dissémination qui nous échappe.

Quoi qu'il en soit, ce mal redoutable fait de nombreuses victimes en Savoie. Il entraîne le plus souvent une mort rapide. Même si l'on a eu le temps de diriger l'animal sur l'abattoir, la saisie totale s'impose dans un grand nombre de cas.

AVORTEMENT ÉPIZOOTIQUE

D'après les statistiques les plus récentes, l'avortement contagieux, dû au bacille de Bang, sévit avec une intensité particulière dans la région savoisienne. Les avortements en série, dont les causes peuvent être multiples en dehors du bacille de Bang, seraient également à signaler, ceux dus aux maladies de la mère (pneumonies, infections colibacillaires notamment), aggraveraient encore le tableau des pertes produites par ces affections.

Une des causes favorisant la propagation du bacille de Bang doit retenir spécialement l'attention : l'incurie avec laquelle sont entretenues trop fréquemment les étables savoyardes. Sur ce point, leurs tenanciers se laissent trop aisément aller à une regrettable routine. Le respect des habitudes ancestrales est certes une qualité lorsque ces habitudes répondent à la logique et au bon sens ; mais malheureusement, qu'il soit

de la montagne ou de la plaine le paysan ne sait pas toujours discerner entre les coutumes heureuses et les pratiques funestes dont il a été témoin dès son jeune âge et qu'il continue passivement. Que la litière soit pourrie, que les animaux soient souillés par le purin et le fumier, il n'en a trop souvent cure ; parfois même il croit ainsi réaliser les conditions optimum de bien-être de ses bêtes. Comment s'étonner alors de la persistance de certaines maladies infectieuses dont celle qui nous occupe ici n'est pas la moins redoutable ? Il faudrait parvenir à faire comprendre aux propriétaires d'écuries leur intérêt véritable ; il faudrait trouver des termes assez convaincants pour leur faire toucher du doigt le tort qu'ils se font à eux-mêmes en entretenant ainsi à plaisir dans leurs étables, par une hygiène déplorable, le plus beau milieu de culture qui se puisse concevoir.

Si des essais de prémunition semblent parfois donner quelques résultats, aucun traitement spécifique n'a encore été découvert contre l'avortement épizootique. En tout état de cause, il importe de veiller aux soins d'hygiène, base la plus rationnelle et la plus efficace de la prophylaxie. C'est dans ce sens que les efforts des cultivateurs de la Savoie devraient être dirigés par tous les moyens.

VAGINITE GRANULEUSE — NYMPHOMANIE

En abordant l'étude de ces deux affections, nous pouvons dire que nous touchons à deux des causes majeures d'infécondité parmi le troupeau tarin. Il est un fait saisissant en Savoie, c'est le nombre élevé des

cas de stérilité chez la vache. Dans le cadre qui nous intéresse, cette stérilité est imputable dans une forte proportion aux deux sources pathologiques que nous venons de nommer.

La vaginite granuleuse est essentiellement due, en Savoie, au mode d'élevage, au régime des alpages et aux mauvaises conditions d'hygiène dans lesquelles vivent les animaux à l'écurie. Lorsque les animaux rejoignent les « montagnes » durant la belle saison, les bêtes restent continuellement en liberté; la surveillance, dans ces conditions, est très restreinte, et il s'ensuit fatalement entre taureaux et laitières des rapprochements qui ne peuvent tous être contrôlés. Qu'un taureau se trouve porteur du streptocoque pathogène et il dissémine ainsi l'affection au gré des saillies qu'il effectue. De plus, chaque chalet de montagne a en charge un troupeau dont il arrive, par suite du système de fonctionnement des alpages, que les individus proviennent de sources diverses. Combien de bêtes atteintes, combien de taureaux infectés, passant inaperçus, contaminent ainsi leurs congénères? Cette facilité de contagion s'aggrave du fait du mélange inévitable des animaux entre troupeaux pâturant dans des montagnes voisines, et, en redescendant à la fin de l'été, les contaminés nouveaux propagent à leur tour la maladie. La rareté relative des taureaux vient encore contribuer à la dissémination de la maladie; toutes les personnalités compétentes proclament qu'il n'y a pas assez de reproducteurs en Savoie. Aussi un seul animal sert-il à saillir une quantité de vaches, parmi lesquelles certaines ne manquent

pas de l'infecter, et cet exemplaire unique fatalement reporte la vaginite sur des séries de laitières.

Enfin, l'hygiène déplorable d'un trop grand nombre d'étables en fait un milieu éminemment favorable de culture et de dissémination du microbe pathogène. Qu'une vache soit atteinte dans une étable, et bientôt indépendamment de toute saillie malencontreuse, les autres s'infectent. On peut juger de l'importance de ce mode de contamination en observant que, dans une écurie où a été introduite une bête à vaginite, les toutes jeunes génisses sont rapidement et les plus fortement touchées.

Du reste, ce mode de transmission de la maladie est connu depuis longtemps, et les premiers auteurs classiques des maladies du bétail recommandaient déjà fortement de maintenir les litières aussi propres que possible ; et, si un sujet se trouvait atteint, de l'éloigner de ses voisins, ou, mieux, de l'isoler dans un local à part. Comme en bien d'autres circonstances, ces sages conseils ne sont malheureusement pas parvenus jusqu'aux oreilles de nos montagnards.

La vaginite granuleuse entraîne de très sérieux inconvénients ; et, dans notre modeste cadre, il n'est pas inutile de les rappeler. Beaucoup d'éleveurs prenant cette affection à la légère, ne lui accordent qu'une faible attention, tout simplement parce que, très souvent, l'état général de leurs animaux n'est pas troublé et qu'ils n'en entrevoient pas les conséquences futures.

Indépendamment de nombreux cas de stérilité absolue, il n'est pas rare, en effet, que, pour « retenir le taureau », suivant l'expression populaire, une vache

atteinte doit lui être présentée jusqu'à dix ou douze fois, ce qui, mis à part le danger de contamination pour le mâle, entraîne une perte de temps précieuse et un préjudice économique notable. Parfois, si les lésions sont trop étendues, un traitement rigoureux est nécessaire avant de pouvoir présenter à nouveau et avec fruit la femelle au taureau. Enfin, surtout dans les premiers mois de la gestation, les cas fréquents d'avortement ne peuvent être attribués à d'autres causes qu'à la vaginite granuleuse.

Comment donc parer à de tels risques?

Tout d'abord, en ce qui concerne le traitement de cette affection, nous dirons, sans entrer dans les détails que, chez les femelles non fécondées, l'acide picrique s'est révélé un médicament de choix, de même que le formol et l'ichtyol; la leucagine (crayon Taraude) s'est montrée efficace dans les formes bénignes. Le bleu de méthylène a son indication chez les femelles en état de gestation, pour lesquelles il importe d'assurer l'antiseptie du vagin sans déterminer de complications abortives. Mais, de toutes façons, pour qu'un traitement soit rationnel, il faut qu'il soit complété par une désinfection soignée des étables. Trop souvent, faut-il ajouter, et particulièrement dans les formes chroniques et anciennes de vaginite, la maladie résiste aux traitements, quels qu'ils soient; la livraison à la boucherie, après préparation, s'impose alors comme la solution la moins onéreuse.

Mais la mise en pratique des mesures préventives serait, ici encore, d'intérêt supérieur. Tout d'abord, avant de conduire un troupeau à l'alpage, le monta-

gnard devrait, soit le faire visiter unité par unité, soit, si les animaux ne lui appartiennent pas, exiger un certificat de visite délivré par un vétérinaire, à une date aussi récente que possible. Il conviendrait ensuite d'assurer une meilleure surveillance du troupeau au pâturage. Par ailleurs, un grand pas serait certainement fait dans la voie de la prophylaxie si le nombre des reproducteurs était augmenté. En restreignant dans une très forte mesure le travail de chaque taureau, on limiterait du même coup la dissémination de la maladie, on la localiserait et on pourrait ainsi lutter contre elle avec plus d'efficacité. Enfin, une meilleure tenue des étables serait une nouvelle barrière opposée au mal.

La réalisation de tous ces desiderata demande, bien entendu, du temps, de la pratique et un dévouement persévérant de la part de ceux qui ont pour mission de conseiller les éleveurs. Semblable effort n'est pas au-dessus de leur zèle; ténacité et foi au succès viennent à bout de tout. Les campagnes vigoureuses menées par les services sanitaires aidés des groupements agricoles produisent déjà, à cet égard, des résultats intéressants.

De l'avis de tous les praticiens exerçant en Savoie, la nymphomanie se rencontre très couramment chez les bêtes ayant du sang tarin. Elle est, en tous cas, plus fréquente chez celles-ci que chez les sujets de races plus lymphatiques, comme il est facile, par comparaison, de l'observer dans le département de la Haute-Savoie où les tachetées (Abondance, Simmen-

thal), les Schwytz, voire même les Hollandaises, voisinent avec les tarines. C'est là un fait indéniable ; jusqu'à plus ample informé, il est logique d'admettre que les animaux de race tarine offrent un terrain nerveux particulièrement sensible à l'influence des divers troubles du tractus génital capables de produire la nymphomanie. On sait que celle-ci peut être la suite de vaginites, de métrites, de salpingites, voire même de lésions périgénitales ; mais, chez la Tarentaise, il semble bien que ce soient les lésions ovariennes qui doivent le plus souvent être incriminées. N'omettons pas, à ce propos, de souligner que, pour beaucoup d'auteurs, ces dernières sont également sous la dépendance d'une infection ascendante. Notre opinion est confirmée par la relation étroite qu'établissent, non seulement les vétérinaires, mais les paysans eux-mêmes, entre la nymphomanie et le relâchement du bord postérieur du ligament sacro-sciatique. En Savoie, toute vache « cassée » est considérée comme tau-relière. La preuve peut être fournie que, dans la plupart des cas, d'une part la castration supprime immédiatement le relâchement du sacro-sciatique, et que, d'autre part, si un seul ovaire est atteint, c'est de son côté seulement que le dit ligament est relâché. Par le seul examen externe, le praticien se rend compte de l'unilatéralité ou de la bilatéralité de l'affection ovarique. Bien qu'elle reste à expliquer, et malgré le scepticisme de certains auteurs, l'étroite corrélation qui existe entre la « cassure » et les lésions kystiques de l'ovaire a été démontrée par de trop multiples observations pour qu'on ne doive pas la tenir pour certaine,

La nymphomanie est d'un sérieux préjudice, tant par suite de la stérilité qu'elle entraîne que par l'amai-grissement et le caractère insupportable des femelles qui en souffrent. La castration, dont il a été ques-tion plus haut, vient fort heureusement, sur ce point encore, au secours des éleveurs, en permettant aux sujets de conserver longtemps leur production laitière en même temps qu'elle facilite leur préparation pour la boucherie.

FIÈVRE APHTEUSE

Aux atteintes de cette affection, la Savoie n'échappe pas: chaque année le fléau s'abat sur des parties plus ou moins étendues de son territoire, et le régime des alpages en aggrave les dangers. Rien n'est plus pro-pice en effet à la propagation de l'épizootie aphteuse que le va-et-vient des troupeaux de la plaine vers la montagne au printemps, puis de la montagne à la plaine à la fin de la saison estivale. Si quelque bête porteuse du virus est embrigadée par un montagnard, la contagion aura tôt fait de trouver de nouvelles vic-times parmi ses compagnes. Et, si la maladie n'a pas été complètement jugulée, s'il se produit une recru-descence au moment de la descente des pâturages, les bovins atteints iront au loin porter les germes. Les dangers de contamination sont accrus par l'existence des porteurs de virus. Il est à peu près démontré que celui-ci peut se conserver actif pendant des mois, en-globé dans des lésions ongulées closes, à l'abri des causes destructives. Par suite de fissures, de décolle-ments ou de l'usure des onglons, ces guéris peuvent

libérer leurs produits virulents, créant ainsi de nouvelles sources de contagion. Les contacts inévitables entre « montagnes » voisines peuvent également amener la contamination d'un troupeau parti parfaitement sain vers les hauts pâturages. On comprend aisément que de vastes territoires arrivent à être infectés, comme le fut la vallée entière de la Tarentaise il y a quelques années.

Il est évident qu'une action sanitaire efficace, s'exerçant avant le départ en montagne et de préférence sur la totalité du troupeau, constituerait ici encore une précaution de toute première valeur. On ne saurait, en outre, trop insister auprès des municipalités et des éleveurs sur les avantages qu'il serait permis d'espérer d'une économie alpestre mieux comprise, que l'on envisage d'ailleurs la fièvre aphteuse ou toute autre infection.

Il est reconnu, d'autre part, que l'épizootie aphteuse se montre aujourd'hui relativement bénigne, évoluant rapidement et sans complications ultérieures graves. Les enquêtes suivies dans les localités où la maladie a déterminé une mortalité élevée laissent la conviction que cet état morbide était imputable, non pas à un virus aphteux particulièrement actif, mais aux conditions déprimantes dans lesquelles s'étaient trouvés les troupeaux au moment de leur infection. Le temps déplorablement pluvieux et froid, qui, en plein juillet, sévit parfois aux hautes altitudes, est certainement de nature à créer, pour les organismes en séjour dans les alpages, un état de moindre résistance et de carence physiologique des plus favorables au développement d'une infection sévère. Pen-

dant ces mauvaises périodes, les troupeaux, chassés des pelouses, sont entassés dans des abris mal agencés et trop étroits ; surchargées de bétail, les étables se prêtent ainsi on ne peut plus mal aux soins médicaux, d'alimentation et d'hygiène indispensables.

TUBERCULOSE

Feu le professeur Hubert Boucher considérait que la race de Tarentaise, de par la pigmentation foncée de ses muqueuses, de par la teinte noire de ses onglons et de l'extrémité de ses cornes, était plus résistante que d'autres aux bacilles de Koch. Loin de nous la prétention de discuter l'autorité d'un maître éminent. Nous sommes contraints cependant d'envisager cette question de résistance en tenant compte des observations plus récentes et des conclusions auxquelles ont été amenés la généralité des auteurs actuels.

L'ancienne théorie qui voulait que, pour le développement de la tuberculose, les races blondes, au tempérament généralement plus lymphatique, fussent en état d'infériorité par rapport aux races brunes, plus « sympaticotoniques », ne comptera bientôt plus aucun adepte. Ce que l'on qualifiait de cause n'était, sans le moindre doute, qu'une circonstance accompagnant, dans la majorité des cas, d'autres facteurs d'une réalité plus certaine. Il est deux de ces facteurs, d'importance capitale, sur lesquels nous devons insister: le premier est l'influence de la lactation sur la résistance des sujets; l'autre, l'influence du milieu où les sujets évoluent.

Chez les bovins, fait dûment établi désormais, la

plus forte proportion de tuberculose se trouve parmi les grandes donneuses de lait. En développant d'une manière excessive, pourrait-on dire, le rendement laitier, nombre d'éleveurs ont abouti à l'affaiblissement des individus. Le bacille de Koch, de même que les agents des autres infections, voient ainsi leurs voies d'invasion facilitées. Si la race tarine a paru pendant longtemps résistante à la tuberculose, le fait qu'elle n'était qu'une très médiocre donneuse de lait y est entré pour beaucoup. A l'effort considérable poursuivi depuis quelques lustres pour augmenter sa production laitière a répondu une progression parallèle de la tuberculose.

L'autre facteur apparaît comme plus important encore et plus indiscutable. Personne n'oserait, de nos jours, nier l'action puissante qu'exerce sur l'organisme le milieu dans lequel il évolue. L'air pur, la lumière, une alimentation saine, sont les conditions créatrices essentielles de sujets vigoureux. Chez l'homme, c'est dans les fonds de vallées mal aérés et privés de soleil, c'est dans les taudis urbains et l'air vicié des agglomérations que se rencontrent les rachitiques, les dégénérés. Le montagnard, né et vivant près des sommets, est au contraire sain et robuste. Témoin ce fait que, pendant treize années consécutives, les conseils de revision n'avaient trouvé à refuser aucun conscrit de Bonneval-sur-Arc, commune de la Haute-Maurienne située à plus de 1.800 mètres d'altitude. Qu'est-il advenu dans la suite, de ceux de ces gaillards, qui, funeste inspiration, se sont transplantés dans l'atmosphère empoisonnée des usines et des ateliers des

grandes villes? Heureux de son côté le citadin qui peut s'offrir l'été un séjour prolongé à la montagne, y remonter ses forces et y puiser une provision de santé pour les mois à passer dans la fournaise! Et combien, chaque année, les bienfaisantes institutions des « enfants au grand air » ne préservent-elles pas de jeunes existences du danger angoissant de la tuberculose?

Il en va de même des animaux. Si mauvaises que soient les conditions de stabulation pendant la saison d'hiver, les bovins des régions alpestres retrouvent, durant leur séjour estival en haute montagne, le soleil, le bon air et les fins herbages. Il est constaté que les bêtes des hautes vallées donnent à la tuberculose un contingent infiniment plus faible que leurs congénères définitivement installées dans la plaine.

Et c'est pour le même motif qu'une fois descendues de la montagne et exploitées plus ou moins loin, les tarines, ne retrouvant plus les conditions climatériques dont elles jouissaient dans leur pays d'origine, deviennent, par cela même, beaucoup moins résistantes à l'infection tuberculeuse. C'est ainsi que, dans la plaine chambérienne, pour ne citer que cet exemple, la tuberculose s'est propagée ces dernières années, chez les tarines, avec une progression véritablement inquiétante.

L'étude scrupuleuse des faits conduit ainsi à faire table rase des données pendant longtemps admises comme classiques. Pigmentation des muqueuses, extrémités foncées, etc., jadis exploitées avec habileté auprès des amateurs comme preuves supplémentaires

des qualités du bétail, sont des arguments aujourd'hui reconnus sans valeur.

Les chiffres officiels que nous reproduisons ci-après ont, à cet égard, une signification des plus nettes.

Cas de tuberculose constatés dans les abattoirs publics ou privés du département de la Savoie, sur des animaux provenant d'exploitations sises dans le département, ou après abattage sur place dans ces dernières :

1928	1927	1926	1925	1924	1923
—	—	—	—	—	—
223	167	115	141	88	35

D'où une marche croissante des saisies, lesquelles ont entraîné, en 1928, le retrait de la consommation publique de 21.089 kgs de viande provenant de tarines et représentant, au cours du moment, une valeur de 123.012 fr. 95. Les pertes avaient été de :

17.970 k. 500	16.836 k.	16.256 k.	11.374 k.
en 1927	en 1926	en 1925	en 1924

Les constatations faites, au moment de l'abattage, dans les départements voisins, sur des animaux provenant de la Savoie, ont été au nombre de :

34 cas en 1928	contre 17 en 1927
—	— 18 en 1926
—	— 18 en 1925
—	— 10 en 1924

Les interventions du service sanitaire pour la tuberculose ont porté :

Dans l'arrondissement de Chambéry :

1928, sur	102	exploitations
1927, sur	89	—
1926, sur	65	—

Dans l'arrondissement d'Albertville-Moûtiers :

1928, sur	39	exploitations
1927, sur	57	—
1926, sur	29	—

Dans l'arrondissement de Saint-Jean-de-Maurienne:

1928, sur	20	exploitations
1927, sur	11	—
1926, sur	6	—

Ces chiffres marquent de façon saisissante la grande disproportion existant entre la région de Chambéry (plaine) et celle de la montagne (Maurienne ou Tarentaise).

Notre étude de la tuberculose dans la race de Tarentaise serait incomplète si nous n'ajoutions que les chiffres statistiques précédents doivent être sensiblement majorés. Bien qu'il ne faille rien exagérer, on ne doit pas se dissimuler que, dans la haute montagne, où l'action sanitaire est forcément difficile, beaucoup de cas de tuberculose échappent à tout contrôle. Mais, d'autre part, dans la région de Chambéry, depuis deux ou trois années surtout, les bêtes les plus maigres, les plus cachectiques, sont enlevées par des commerçants italiens qui les destinent à la charcuterie. Des quantités de tuberculeuses sont certainement distraites ainsi de tout contrôle sanitaire.

Le souci de la vérité oblige dès lors à constater que, du moins à l'heure actuelle, la tuberculose bovine sévit sur le bétail de la Savoie pour ainsi dire tout autant que sur les autres races.

Le mal n'a malheureusement fait, ces dernières années, qu'empirer et prendre des proportions dont

la gravité doit être soulignée. Il serait infiniment désirable de voir aboutir le projet de loi déposé en 1924, à la Chambre des Députés, sur la prophylaxie antituberculeuse. L'élaboration de textes sanitaires, plus judicieux et mieux adaptés aux nécessités actuelles de l'économie rurale, est réclamée par toutes les personnalités ayant la charge ou le souci de lutter contre le danger chaque jour plus menaçant qu'est la tuberculose bovine. Ces textes dorment d'un sommeil profond, nous serions en peine d'expliquer pourquoi, dans les cartons des assemblées législatives.

Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons, sur cette question, que faire nôtre l'opinion de M. Vagnard-Sâtre, le distingué directeur des services vétérinaires de la Haute-Savoie :

« Dans l'action engagée contre une affection aussi
« répandue, à marche insidieuse, à effets aussi tenaces,
« une législation, si judicieuse soit-elle, est vouée à
« l'avance à l'insuccès si, parallèlement, on ne fait pas
« l'éducation des cultivateurs, si on ne développe pas
« chez eux la notion exacte de l'effort personnel, per-
« sévérant, qu'ils doivent fournir dans leur intérêt,
« d'abord, dans l'intérêt général ensuite. L'union
« étroite, avec les mesures légales, d'une prophylaxie
« libre, œuvre de l'activité et de l'intelligence du cul-
« tivateur averti, apparaît comme un des moyens les
« plus efficaces de combat contre la tuberculose bo-
« vine, en attendant qu'on puisse disposer d'une mé-
« thode d'immunisation sûre et durable. »

Exploitation et élevage

Comme nous l'avons indiqué plus haut, le bétail est, de nos jours, exploité, en Savoie principalement, en vue de sa production laitière.

Les femelles donnent leur premier veau en général vers trois ans. Elles sont vendues habituellement à l'âge de cinq à six ans. Comme les transactions sont faciles et que les bonnes laitières sont les plus activement recherchées, les reproductrices de choix sont ainsi enlevées prématurément, au détriment de l'élevage. Les vaches qui restent terminent leur carrière à l'abattoir lorsqu'elles atteignent une dizaine d'années.

Dans la plupart des exploitations, on fait annuellement un certain nombre d'élèves. On conserve les femelles et on vend les mâles.

Les veaux destinés à la boucherie sont sevrés très tôt, vendus à quinze jours, parfois moins, ce qui explique le peu d'estime qu'ils obtiennent de la part des gourmets et les saisies fréquentes dont ils sont l'objet à l'abattoir.

L'élevage des bouvillons se fait surtout dans les montagnes ; la Haute Tarentaise, une partie de la Maurienne, notamment la vallée des Arves s'y livraient régulièrement ; aujourd'hui cet élevage régresse devant la spécialisation laitière.

Les bœufs qu'on destine au travail sont châtrés, le plus souvent par la méthode du bistournage, à trois semaines ou un mois ; on les désigne alors sous le nom de « melons » qu'ils conservent sur tous les marchés. Quelquefois, à deux ou trois ans, les taureaux sont utilisés pour le travail.

C'est à la montagne, pendant la durée de l'inalpage, que les vaches et les génisses sont fécondées. Elles achèvent leurs derniers mois de gestation à la fin de l'hiver ou au début du printemps, dans l'étable de la « plaine ».

Durant les mois de printemps, les élèves de l'année se fortifient et s'apprêtent à monter en montagne. Les bouvillons destinés au travail montent une deuxième et dernière fois aux pâturages où ils sont réunis en troupeaux. Lorsqu'ils redescendent à la fin de la saison, ils font connaissance avec leurs nouveaux propriétaires qui les entraînent par de légers travaux.

Lorsque viennent les premiers jours de mai, montagnards et bétail attendent avec impatience la montée aux pâturages. A ce sujet, on peut distinguer : 1° la période des montagnettes, de 900 à 1.200 m. d'altitude, du 15 mai au 15 juin et du 25 août au 20 octobre ; 2° la période d'inalpage, de 1.200 à 2.500 mètres, du 11 juin au 13 septembre.

La première constitue, en somme, la transition entre l'étable de la vallée qui a abrité tout l'hiver le bétail et les hauts pâturages, les alpages proprement dits. La montagnette, généralement propriété particulière, reçoit toute la famille du montagnard, sauf le chef de famille ou la maîtresse de maison qui reste au village pour terminer les travaux des semailles. La maison d'habitation y est très rustique ; elle comprend une cuisine très basse, une pièce, un galetas, une cave et une écurie ; la paille sert de matelas et les produits du lait deviennent la base de l'alimentation de l'exploitant.

Lorsqu'il n'y a pas de montagnes communales, celui-ci reste toute la saison à la montagnette, où il fabrique beurre et fromage ; il a soin en outre de faucher une partie du foin en prévision de l'hiver.

Lorsque la commune possède des alpages, et c'est le cas le plus fréquent, le bétail des montagnettes monte sur les communaux ; son lait servira à la fabrication du gruyère. Il y a deux règlements pour les pâturages communaux : les gens du pays ont le droit de faire paître leurs animaux moyennant une redevance très minime ; si une partie de leurs bêtes est louée pour l'été, ils doivent une redevance plus forte. Lorsque les montagnards ont des troupeaux insuffisants, les communes cèdent à des étrangers le droit de faire pâturer un certain nombre d'animaux. Les propriétaires groupés autour de chaque chalet se réunissent pour former une collectivité. Les propriétaires fabriquent eux-mêmes leurs « tomes » ou, ce qui devient la règle la plus commune, engagent un fromager de métier qui confectionne le gruyère. Il en est de même pour les propriétaires qui possèdent un troupeau suffisamment nombreux et qui font individuellement montagne.

Autour du fromager, ou maître fruitier, chargé lui-même de la fabrication du gruyère, gravite tout un état-major. C'est d'ailleurs le fruitier qui dirige et surveille, c'est lui également qui prend les responsabilités. Le maître berger surveille le troupeau, les taureaux, etc. Si le troupeau est nombreux, on adjoint au fromager un « seracher » chargé de la confection du sérac, sous-produit du gruyère, et d'utiliser les déchets

pour l'alimentation des porcs. Viennent ensuite deux « gouverneurs », chargés de la traite, du transport du gruyère à la cave, des soins que ce dernier exige (salage et frottage journalier) ; au maître berger est souvent adjoint un berger et des porteurs de lait (3 pour 250 bêtes). Enfin les « pachonniers » (2 ou 3 pour 200 à 250 bêtes) qui sont employés à changer les animaux de place et à la fumure du terrain.

Ces différents ouvriers sont payés par la commune ou le propriétaire :

Le maître fruitier, à raison de 1.000 à 1.200 francs par mois, les autres dans de moindres proportions, les porteurs étant les moins rémunérés (800 à 1.000 fr. pour la saison).

La traite a lieu deux fois par jour, le matin, de 4 heures à 7 heures, et le soir de 3 h. 30 à 4 h. 30.

Le bétail, attaché au piquet, passe la nuit sur des replis de terrain appelés « creux ». Les animaux sont déplacés tous les trois jours. En cas de mauvais temps, les bêtes sont rentrées dans des abris spéciaux, très bas, recouverts de « tavaillons » ou de tôle ondulée.

Lorsque le montagnard n'a pas suffisamment de bêtes pour peupler sa montagne, il loue des vaches pour la saison ; le prix est fixé d'après le rendement laitier déterminé approximativement par la pesée faite, deux fois pour les deux traites, au cours de la pâture, généralement vers le 25 juillet.

Le régime de l'alimentation se divise en deux périodes : la période des alpages et l'hivernage. En montagne, les fourrages fins et abondants constituent la seule nourriture des animaux. Au retour dans la vallée,

les bêtes sont placées, à partir de 10 heures jusqu'à la fin de la journée, dans les prés voisins de la ferme. Si les regains sont abondants, fréquemment on ne donne aucune ration complémentaire. Cette habitude défectueuse souffre cependant des exceptions. Les cultivateurs avertis donnent au bétail du foin matin et soir, y ajoutant même un peu de son, de farine et des tourteaux de coprah ou d'arachide. Enfin, pendant le gros de l'hiver, où la stabulation est complète, le foin et la paille sont les seuls aliments communément employés. Par contre, on donne du sel très couramment. Dans les exploitations qui vendent le lait aux fruitières ou en ville, on complète la ration au moyen de betteraves demi-sucrières.

En ce qui concerne le mode de reproduction employé en Savoie, il convient de dire qu'après des essais malheureux de croisements, on en est revenu à la consanguinité. Cette façon d'opérer, jointe d'ailleurs à une sélection rigoureuse, donne toute satisfaction. Malheureusement, d'une part, le nombre des taureaux est trop faible, d'autre part, leur format est très souvent insuffisant. Augmenter le volume et le nombre des reproducteurs, voilà, semble-t-il, la voie que devraient suivre dirigeants et éleveurs. Ajoutons pour terminer qu'il y aurait lieu de lutter contre la funeste coutume du sevrage prématuré ; si l'on veut de beaux produits, il faut conserver longtemps l'alimentation maternelle, les mémorables expériences de Cornevin sont là pour l'affirmer. L'intérêt immédiat en souffrira peut-être, mais, dans la suite, pour celui qui saura attendre, le bénéfice sera plus important encore.

AMÉLIORATION

Si aujourd'hui la race de Tarentaise jouit d'une réputation enviable que justifient ses qualités de rusticité et de sobriété, si elle tend chaque jour vers une spécialisation laitière plus poussée, si enfin ses caractères morphologiques, devenus plus nets, en font une race bien définie, elle le doit avant tout aux efforts et aux directives fournis par la fédération des syndicats d'élevage.

A l'origine, les syndicats d'élevage étaient constitués par une réunion de petits propriétaires en vue de l'achat d'un taureau à frais communs. Ils permettaient ainsi de surveiller la santé et de contrôler la race du reproducteur choisi. Ce mode d'association s'est vite répandu et, à l'heure actuelle, le département de la Savoie compte 122 syndicats d'élevage.

Par la suite, ces groupements se sont fédérés en vastes associations dont les dirigeants visitent, en général, deux fois par an le bétail et encouragent l'amélioration par la sélection. Au cours de ces visites, on procède au pointage des animaux d'après la pureté de la race, les qualités laitières, beurrières, etc. Si le total atteint 75 points, la bête est marquée et peut recevoir une subvention.

Les taureaux appartiennent soit au syndicat lui-même, qui les met en pension chez un ou plusieurs sociétaires, soit à des particuliers qui les louent pour la saillie. Même encore dans ce cas, le syndicat favorise la sélection en octroyant une prime d'élevage pour les taureaux de 2 à 14 mois, présentant des caractères de race bien définis.

Après 14 mois, il offre une prime de conservation. Mais, par contre, le propriétaire s'engage à conserver le taureau jusqu'à un certain âge et à payer parfois une redevance sur les bénéfices en location. Il peut, en outre, toucher les primes accordées par l'Etat d'après les pointages faits par les unions des syndicats d'élevage.

Conclusions

I. — La race de Tarentaise provient de la grande race brune des Alpes. Mais elle a subi, au cours des âges, des croisements répétés avec des races busquées (Piémontaise ou tachetée), comme l'attestent certains de ses caractères morphologiques.

II. — C'est une bête de format moyen, aux lignes nettes et robustes. Elle manque, dans l'ensemble, d'ampleur dans le train de derrière ; son bassin est trop exigu.

III. — Encore insuffisamment homogène et fixée, elle s'approche cependant de plus en plus d'un type actuellement bien défini.

IV. — Sa valeur réside dans sa rusticité. Elle est pour ainsi dire sans rivale partout où le sol et les conditions climatériques exigent une forte dose d'endurance et de sobriété. En poursuivant son amélioration, il importe par conséquent de lui conserver sa qualité essentielle.

V. — Ses aptitudes sont mixtes, mais elle s'oriente chaque jour davantage vers la production laitière.

C'est une bonne beurrière. Son rendement moyen, bien que peu élevé, est remarquable si l'on tient compte des conditions de milieu et d'entretien où elle évolue.

VI. — La vie des alpages et son mode d'exploitation la rendent plus particulièrement sensible à certaines maladies contagieuses (fièvre aphteuse, vaginite granuleuse). Contrairement à des données anciennes, la Tarentaise n'est pas plus résistante que d'autres à l'infection tuberculeuse.

La lutte contre ces maladies infectieuses exige en premier lieu l'éducation du paysan en ce qui concerne l'hygiène des locaux et des animaux ; cette éducation reste d'ailleurs presque entièrement à faire.

VII. — L'amélioration de la race ne peut se réaliser que par sélection. Il y a intérêt à augmenter ses proportions. A cet effet, il serait nécessaire notamment d'opérer le sevrage des jeunes beaucoup plus tardivement, d'augmenter le nombre et le format des reproducteurs et enfin d'employer des taureaux plus âgés.

Vu : Le Directeur
de l'Ecole Vétérinaire de Lyon
CH. PORCHER.

Le Professeur
de l'Ecole Vétérinaire,
Dr DOUVILLE.

Vu : Le Doyen,
JEAN LEPINE.

Le Président de la Thèse,
Dr A. LATARJET.

Vu et permis d'imprimer :

Lyon, 30 Mai 1930.

Le Recteur, Président du Conseil de l'Université,

J. GHEUSI.

Bibliographie

- ARBOS. — *La vie pastorale dans les Alpes*, Paris, 1922.
- BÉNION. — *La Race bovine de Tarentaise et son rôle dans l'Est, le Centre, le Sud-Est et le Sud de la France*, Paris, 1877.
- AUBERT-BOUCHER. — *La Race de Tarentaise*, 1903.
- DECHAMBRE. — *Zootchnie spéciale. La vache laitière*, Paris, 1922.
- GARDAS, Directeur des Services Vétérinaires de la Savoie. — Rapport pour l'année 1928.
- LETARD. — *Cours de Zootechnie, Ecole Vétérinaire de Lyon*, année scolaire 1928-1929.
- DR MAGLIANO. — « *Razza bovina Savoiarda* », 1925.
- NICOLAS. — *L'industrie laitière en Savoie*, 1929.
- SANSON. — *Traité de Zootechnie*.
- PIERRE TOCHON. — *La Race bovine de Tarentaise (Savoie)*, 1878.
- VAGNARD-SATRE. — *Rapports au Conseil Général de la Haute-Savoie*, années 1925, 1926, 1927, 1928.
-

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos.....	7
Géographie de la Savoie.....	11
Climat de la Savoie.....	17
Aire géographique actuelle de la race. - Extention	20
Origines de la race bovine de Tarentaise.....	23
Conclusions.....	77
Bibliographie.....	79

